

# **PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2024**





## Sommaire

Le mot du Maire	05
Le mot de la Présidente	07
Palmarès 2024	11
Prix Gaston Welter : "Des chiffres et des êtres"	13
1 <sup>er</sup> Prix d'honneur : "L'enfant qui voulait être un oiseau"	17
2 <sup>e</sup> Prix d'honneur : "Plouf"	21
Règlement Général	25

### Le comité de lecture :

**Christelle MONNOT**, Présidente du comité de lecture

**Anne CROCITTI**, Adjointe au Maire chargée de la culture

**Jérôme CARRY**

**Carole CHATEAUX**

**Elisabeth DOURSON**

**Françoise DOUXCHAMPS**

**Jean-Michel JOBIN**

**Marie-France KREBS**

**Sylvie LATASSA**

**Mathieu LECLERC**

**Cyril MARTIN**

Présidents honoraires :

**Michèle WELTER**

# Le mot du Maire

Chers lecteurs,

Dans le vaste univers littéraire, la nouvelle se distingue par sa capacité à capturer l'essence d'une histoire en quelques pages. Ce genre exige une écriture précise, un art de la concision qui pousse l'auteur à distiller des émotions et à créer des univers captivants en un minimum de mots.

Le Prix de la Nouvelle Gaston Welter est un événement désormais incontournable qui met en lumière les talents littéraires de notre territoire, de notre région et souvent même de bien plus loin. Il est pour nous un symbole de la liberté d'expression et de la créativité, des valeurs essentielles dans un monde où, malheureusement, les échos de l'oppression et des censures résonnent trop souvent.

Encourager la création artistique, sous toutes ses formes, est un engagement fort et constant de notre municipalité. À Talange, nous croyons fermement que la culture est un bien commun qui forge la vie collective et l'émancipation individuelle.

Ce concours est une invitation ouverte à tous : que vous soyez écrivain aguerri ou simple passionné de littérature, ce prix vous permet d'oser. Oser en soumettant vos nouvelles à l'oeil expérimenté du jury. Oser en partageant vos récits avec un public toujours avide de nouvelles découvertes. La seule règle pour participer : laisser libre cours à votre imagination et écrire l'histoire qui en résulte.

Nous sommes fiers de vous présenter ici les textes des participants de l'édition 2024, qui, par leur talent, continuent de faire rayonner ce prix bien au-delà de notre ville.

À tous, je tiens à exprimer mes plus sincères félicitations et mes remerciements pour leur contribution.

En feuilletant ces pages, laissez-vous emporter par la diversité des univers et la richesse des émotions. Que cette lecture soit une source d'inspiration et d'évasion, et qu'elle vous transporte, comme elle nous a tous transportés.

Bonne lecture à tous !

Patrick ABATE  
Maire de Talange,  
Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle  
Ancien Sénateur de Moselle

## Le mot de la Présidente

Ecrire aujourd'hui, à l'heure de l'IA, a-t-il encore du sens ? D'aucuns croient pouvoir prédire que les prix littéraires comme le nôtre sont voués à disparaître. Et pourtant. Pourtant, quand je repense à toutes les nouvelles lues depuis tant d'années dans le cadre du prix Gaston Welter, quand je me confronte moi-même à cette IA capable de générer des textes, je me dis que c'est impossible. Pourquoi ? Parce que chaque année, des écrivains nous envoient leurs œuvres et qu'ils y ont mis tout ce qu'ils avaient : leurs expériences, échecs ou réussites, leurs rêves et leurs cauchemars, leurs émotions et leurs sentiments, les plus purs et les plus bruts, les plus sages et les plus fous, leurs besoins de folie et de douceur, de tempête et de calme, leurs envies de rire, de pleurer, de partager. Tout ce qui fait notre humanité, en somme, tout ce qui fait que nous cherchons à nous connecter les uns aux autres, à créer du lien et du partage, à nous retrouver chez l'Autre ou à nous confronter à des réalités qui ne sont pas les nôtres, au meilleur comme au pire de la vie des Hommes, tout ce qui manquera donc, à jamais, à l'IA qui n'a pas de vie propre.

Là où nous n'avons besoin de personne pour prendre un crayon ou un livre, même sous forme numérique, l'IA, elle, a besoin d'une impulsion humaine qui la guide, et elle ne peut aller au-devant de ce nous attendons, elle n'est pas capable de sentiment, elle ne peut pas se projeter.

Bien sûr, je ne suis pas opposée à l'IA, je peux même comprendre qu'elle soit une aide à la création, mais elle ne pourra pas être un substitut de l'homme dans la création, tant qu'il lui manquera la sensibilité et le ressenti. Comment décrire le souffle du vent sur la peau, la chaleur d'un rayon de soleil, le sourire confiant d'un enfant ou la perte d'un être cher quand on ne l'a pas soi-même vécu ? Une IA pourra-t-elle évoquer sa madeleine de Proust au détour d'une odeur fugace ? Pourra-t-elle, seule, s'indigner ou s'émerveiller devant un tableau, un morceau de musique, une injustice criante ? Saura-t-elle trouver ses propres mots ? En fera-t-elle une expérience unique ou même universelle qui suscitera l'émotion du lecteur ? J'en doute.

Alors, merci, merci aux nouvellistes qui nous font réagir, de quelque manière que ce soit, merci aux membres du jury qui partagent et défendent leurs points de vue, mettant en lumière des aspects des textes que les autres ne voient pas toujours. Car chaque année, nous lisons, nous nous indignons, nous palpitions ensemble ou séparément, et chaque année, nous nous retrouvons avec grand plaisir pour recommencer à lire et à débattre de ces textes, témoignages de la vie des hommes. Merci, et à l'année prochaine !

Christelle MONNOT  
Présidente du Comité de lecture



## **Palmarès 2024**

### **Prix Gaston Welter :**

"Des chiffres et des êtres"

HOEGEL Stéphane (Bollwiller – 68)

### **1<sup>er</sup> Prix d'honneur :**

"L'enfant qui voulait être un oiseau"

TUSCAN-OLLIER Marie-Agnès (Le Bono - 56)

### **2<sup>e</sup> Prix d'honneur :**

"Plouf"

LOUDARD ROBELO Joëlle (Genève – Suisse)

### **Par ordre alphabétique :**

#### **9 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :**

"L'enfant qui voulait être un oiseau"

TUSCAN-OLLIER Marie-Agnès (Le Bono - 56)

"Le ventre de la baleine"

LE DORÉ Anne (Tregueux – 22)

"Schizophrénie"

HAY Daniel (Thionville – 57)

"La mappemonde"

MANUGUERRA Florence (Paris – 75)

"Pour solde de tout compte"

DARDENNE Albert (Olne – Belgique)

"Parallèles"

BOURGEON Daniel (Clamart – 92)

"Des chiffres et des êtres"

"L'attente"

HOEGEL Stéphane (Bollwiller – 68)

"Plouf"

LOUDARD ROBELO Joëlle (Genève – Suisse)

#### **27 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection**

"Interlope"

BOUTRY GARCIA Marie-Liesse (Le Vésinet – 78)

"Marie et Wolf"

ROCHER Marie-Paule (Baden – 56)

"Le Bilboquet"

LE DORÉ Anne (Tregueux – 22)

"Le ventre de la baleine"

"Aller simple"

"L'enfant qui voulait être un oiseau"  
TUSCAN-OLLIER Marie-Agnès (Le Bono - 56)

"Monsieur Léon"  
"Raymond et Mauricette"  
BERTHET-BOYER Valérie (La Trinité-Sur-Mer - 56)

"L'erreur"  
LEBURGUE Marie (Paris - 75)

"Une fraction de seconde"  
BOURGEOIS Alexa (Pierrevillers - 57)

"Carnaval"  
FRANCOIS Magali (Maximin La Sainte Baume - 83)

"Petite musique intérieure"  
MIGNEL Emmanuelle (Magny Le Hongre - 77)

"Schizophrénie"  
HAY Daniel (Thionville - 57)

"Un train peut en cacher un autre"  
ROUSSEL Juliane (Frontignan - 34)

"La concierge du 145, rue Vaugirard"  
PARODI Alain (Soyons - 07)

"La mappemonde"  
MANUGUERRA Florence (Paris - 75)

"Pour solde de tout compte"  
"Le dernier client"  
DARDENNE Albert (Olne - Belgique)

"Parallèles"  
BOURGEON Daniel (Clamart - 92)

"Le chemin des ancolies"  
LE METAYER Daniel (Lyon - 69)

"Mauvaise passe"  
JONCHERY Anne (Paris - 75)

"Chute libre"  
BRUNET Jean-Sébastien (Plouescat -29)

"Le drapé"  
RICCI Paul (Saint-Doulchard - 18)

"Orage"  
SERENI Jean-Marc (Fonsobres - 31)

"Des chiffres et des êtres"  
"L'attente"  
HOEGEL Stéphane (Bollwiller - 68)

"Plouf"  
OUDARD ROBELO Joëlle (Genève - Suisse)

## **Prix Gaston Welter : "Des chiffres et des êtres"**

6h34.

Le radio-réveil se met en marche. Richard ouvre les yeux. Cela fait cinq minutes qu'il attendait le signal. Ça va être l'heure du bulletin météo sur France Inter, dans cinq, quatre, trois, deux, un... un voile nuageux mais pas de pluie, cinq degrés au-dessus des normales saisonnières. Comme prévu dans le bulletin de 20h53 hier soir. Conforme aux prévisions, pas de changement de dernière minute. Parfait. Richard n'aime pas les changements. Richard aime les confirmations. Les répétitions.

De l'index droit, il éteint le réveil et se redresse. Pied gauche, pied droit au sol, directement dans ses savates qui l'attendent perpendiculairement au lit. Il tend la main, attrape le slip et la paire de chaussettes assorties qu'il a préparés hier soir sur la table de nuit. Inutile d'allumer la lumière, il connaît la chambre par cœur, trois pas, il atteint la porte. Il s'engage dans le couloir, toujours dans la pénombre. La salle de bain au bout. Sa main droite trouve du premier coup l'interrupteur au mur. Il allume, éteint, rallume. L'ampoule fonctionne, les filaments chauffent, la lumière jaillit. Satisfaction. Parfois, il arrive que l'ampoule grille. Richard déteste ça. C'est alors signe d'une mauvaise journée qui commence. Pas aujourd'hui. Tant mieux.

Sur le meuble blanc il saisit la boîte de médicaments et en retire sa plaquette d'antihypertenseurs. Il recompte les cachets. Il en reste exactement douze. Trois rangées de quatre. Richard aime les rangées de même nombre. À présent il n'en reste plus que onze. Vivement dans deux jours, c'est mieux les rangées de même nombre. Richard entre dans la douche, tire le rideau derrière lui d'un geste précis, le dernier anneau stoppe à son emplacement, le tissu forme quatre plis verticaux et arrive exactement au bord du bac de douche, au niveau de la bonde de fond. Le rideau affleure le fond du bac sans le toucher, Richard l'a coupé à l'exacte bonne longueur pour cela. Il déteste les rideaux de douche trop longs. Le mitigeur aux trois quarts pendant sept secondes, le temps que l'eau chaude arrive, puis trois secondes encore pour que l'eau soit bouillante. Ensuite, thermostat à 33 degrés, pas plus, jamais plus. Parfois moins, en été. Mais pas encore, on est seulement en mars. Shampoing, rinçage des cheveux, huile lavante. Le haut du corps d'abord, et on descend au fur et à mesure jusqu'aux pieds. Dans cet ordre, toujours, ainsi les germes descendent avec l'eau. La loi de la gravité. Bien frotter entre les orteils à la fin, c'est là que tous les microbes s'accumulent. Il attrape une serviette propre. Hors de question de se salir à peine lavé avec une serviette déjà utilisée hier. Richard aime la propreté. C'est important.

Ses vêtements préparés la veille l'attendent. Pantalon noir, chemise blanche. Ne pas oublier le veston en tweed surtout. C'est son outil de travail, il lui est

indispensable. Richard est serveur. Son veston possède exactement quatre poches à gauche et quatre poches à droite, disposées en carré. À gauche pour les billets : cinq, dix, vingt, cinquante euros et plus. À droite les pièces : dix et vingt cents, cinquante cents, un euro, deux euros. De bas en haut. Pour rendre la monnaie ce système est incomparable. C'est lui qui l'a imaginé. Richard ne réfléchit même plus, ses doigts volent de poche en poche pour saisir exactement la somme due. Il fait ça les yeux fermés, juste au toucher. Personne n'est plus rapide que lui pour rendre la monnaie. Richard a cinquante-quatre ans, il est serveur depuis ses vingt-et-un ans. Cela fait trente-trois ans qu'il peaufine sa technique. Trente-trois : un billet de vingt, un de dix, une pièce de deux, une pièce de un. Côté cœur haut droit, bas gauche, côté foie haut gauche et haut droit. L'emplacement des poches de son veston. C'est automatique, il ne peut s'en empêcher, Richard convertit mentalement tous les chiffres en monnaie à rendre.

En chemin vers la brasserie, Richard compte les voitures rouges qu'il croise. Richard aime le rouge. Si le nombre est pair, c'est bien. Si c'est en plus un multiple de trois, c'est parfait. La journée sera bonne. Parfois Richard ralentit exprès le pas, quand le compte n'y est pas. C'est un peu tricher, il le sait bien, mais les chiffres c'est important, alors il faut ce qu'il faut.

Sur le trottoir : attention ! On ne marche pas sur les fissures, les interstices. Sous la portion couverte du passage du théâtre avant d'arriver au centre ville, le sol est carrelé. Heureusement les carreaux sont grands. Cinquante centimètres de côté. Ça lui permet de ne pas poser le pied sur deux carreaux en même temps. Pas sur les fissures, pas sur les joints de carrelage non plus. C'est important. Richard n'aime pas dépasser. Il aime les délimitations. Il les respecte. Richard fait toujours très attention où il marche.

La journée de travail passe vite.

De 8h à 10h, les petits-déjeuners. Café, croissant pour oublier cette nuit horrible ? Monsieur Jean, un habitué, est insomniaque, Richard le plaint. Dormir c'est important. Richard éteint sa lampe de chevet à 22h46 précises tous les soirs. Il rallume 7h48 plus tard, à 6h34 chaque matin. Soit quatre cent soixante-huit minutes plus tard. Un bon nombre. Un excellent nombre. Pair, et multiple de trois. Cent cinquante-six fois trois. Et cent cinquante-six est lui-même pair et multiple de trois. Cinquante-deux fois trois. Un billet de cinquante, une pièce de deux. Côté cœur haut gauche, côté foie haut gauche. Pauvre Monsieur Jean qui ne dort pas, ça doit être l'enfer. Richard préfère ne pas y penser.

De 10h à midi, l'apéro. Bières. Porto. Blancs-cassis. Kirs maison. Chips. Cacahuètes.

De midi à 14h, le déjeuner. Plats du jour. Desserts. Cafés. Richard préfère les petits-déjeuners et l'apéro au repas. Moins de pourboires certes, mais à midi

les gens paient leur addition en carte bleue, souvent. Pas de monnaie à rendre. Quel intérêt ? L'apéro, les petits-déjeuners, ça fait en général de plus petites sommes, les clients paient plus volontiers en espèces. En billets. Et qui dit billets, dit monnaie à rendre. Richard aime rendre la monnaie. Calculer à la vitesse de l'éclair. Convertir en billets et en pièces. Facile. Il extirpe de son veston en tweed exactement ce qu'il lui faut avec la dextérité d'un prestidigitateur, ses doigts voletant d'une poche à l'autre sans jamais se tromper de destination. Les clients le regardent faire avec étonnement. Parfois avec admiration pour ce tour de passe-passe à l'aveugle. Richard est le funambule du retour de monnaie. C'est comme ça que son patron et ses collègues l'ont surnommé. Le funambule de la monnaie.

À 14h30, il nettoie son rang et remet tout en ordre pour le service suivant. Puis vient le moment de faire sa caisse. C'est inutile, car il sait exactement où il en est avant même de faire les comptes. Richard ne se trompe jamais. Mais ce n'est pas grave, il apprécie de recompter de toute façon. Il aime les chiffres. Les chiffres, c'est important.

À 15h, Richard quitte la brasserie et rentre directement chez lui. Sauf quand il a une course à faire. Mais il préfère éviter s'il le peut, car ça l'oblige à faire des détours. Il n'aime pas ça, les détours. Richard aime suivre son itinéraire habituel. En plus, les détours ça fausse complètement ses comptes de véhicules rouges.

Aujourd'hui, heureusement, il n'a pas de course à faire. Mais... bon sang, le passage du théâtre est fermé temporairement, il y a des travaux. Richard essaie de voir ce qu'ils font. On dirait qu'ils ont creusé une espèce de tranchée sur plusieurs mètres en amont du passage. Richard n'aime pas ça. Dans quel état sera le sol après ? C'était si net, si régulier, c'était un plaisir de marcher ici. Et pour combien de temps en auront-ils ? Pourra-t-il repasser par là demain matin ? Richard est contrarié. Il déteste devoir modifier son chemin sans avoir pu s'y préparer longtemps à l'avance. Il doit contourner par la rue Guillaume Tell, c'est plus long, il y a plus d'obstacles, moins de sections rectilignes sans fissures sur l'asphalte. Mais il n'a pas le choix. Il a déjà cinq minutes de retard sur son trajet de retour habituel avec ces fichus travaux. Richard prend une profonde inspiration comme le docteur lui a conseillé de le faire quand il se sent trop contrarié. Et Richard est très contrarié. Il compte les pigeons sur le trottoir d'en face. Cinq. Décidément, plus rien ne va.

Comble de malheur, un camion de livraison bouche l'entrée de la rue Guillaume Tell, ses warnings clignotent. Maudit, Richard se sent maudit ! Le chauffeur a déserté son poste de conduite, à croire que le bahut est arrivé ici seul. Cette journée avait pourtant si bien commencé, que se passe-t-il ? Les catastrophes s'accumulent, Richard déteste les surprises, encore plus quand elles sont mauvaises. Il est obligé de contourner le camion par le seul passage que ce dernier laisse aux piétons, entre la ridelle et une entrée d'immeuble. Un

passage étroit. À cet endroit le sol est marbré de fissures dans tous les sens. Richard veut avancer, mais il ne peut pas, trop encombré de traces au sol, partout. Trop de gens qui viennent en contre-sens aussi. Ce morceau de dalle est impraticable. Richard aime les lignes droites, faire un minimum de pas. Mais là, le bitume est constellé de cassures en surface. Infranchissable en allant tout droit. Richard doit faire un pas de côté, il déteste les pas de côté, il a l'impression de piétiner, faire du surplace au lieu d'avancer. Richard aime avancer. Mais il n'a pas le choix. Il sent son rythme cardiaque monter en flèche. Il sent la transpiration couler dans son dos. Une profonde inspiration. Une deuxième. Une troisième. Richard analyse un peu affolé le tronçon de trottoir qu'il va devoir emprunter. Tout à droite c'est un peu plus dégagé, par ici ça ira mieux. Enfin il va pouvoir avancer. Mais en face... !

Une paire de souliers rouges, vernis, propres. Richard lève les yeux, il est nez à nez avec une femme en manteau. Rouge également, le manteau. Propre. Richard aime la propreté. Elle le regarde, sourit timidement, rougit un peu. Richard aime le rouge aussi. Il aime ce sourire. Les lèvres de la femme bougent imperceptiblement, comme si elle comptait pour elle-même. Sa main droite est le théâtre d'un curieux manège. Ses doigts courent sur son pouce les uns après les autres, il en est certain, elle compte consciencieusement quelque chose. Il lit un huit sur ses lèvres. Elle a compté les poches de son veston en tweed ! Elle sourit encore, passe sa main gauche dans ses cheveux pour remettre une mèche rebelle derrière son oreille. Une fois, deux fois, trois fois. Richard compte. Il aime cette mèche rebelle qui respecte la table de trois.

Derrière eux, un conducteur pressé klaxonne rageusement en série, six coups d'avertisseur exactement, Richard tient les comptes mentalement. Comme si passer sa colère sur un klaxon allait inciter le camion de livraison à débarrasser la chaussée entravée. La voiture de l'impatient est rouge. C'est la dix-huitième qu'il croise aujourd'hui.

La femme au manteau sourit toujours. Richard aussi. Elle lui dit bonjour.

Il y a six poches sur ce manteau rouge. Un chiffre pair. Multiple de trois.

HOEGEL Stéphane

# 1<sup>er</sup> Prix d'honneur : "L'enfant qui voulait être un oiseau"

*« Au plus fort de l'orage, il ya toujours un oiseau pour nous rassurer. C'est l'oiseau inconnu, il chante avant de s'envoler. » René CHAR*

Aujourd'hui, maman a crié très fort. Papa l'a serré dans ses bras. Il a caressé doucement ses cheveux. Elle pleurait et elle a dit,

« Je n'en peux plus, un jour je partirai. »

J'étais caché derrière un fauteuil. J'ai tout entendu. Elle a dit aussi,

« Je te laisserai te débrouiller tout seul avec ton fils. »

Maman a crié très fort parce que j'ai cassé en dix mille morceaux le cerf-volant de ma petite sœur. Je l'ai cassé dans un accès de colère.

Je sais que je fais des accès de colère. C'est maman qui le dit. Chaque semaine je vais chez une dame très gentille qui joue avec moi. Elle me demande de dessiner ce qui me fait plaisir. Je dessine toujours des oiseaux. Parce que moi j'aime beaucoup les oiseaux. Je connais tout plein de choses sur eux. Lorsque nous arrivons, la dame me sourit et elle demande à maman,

« Alors, comment va votre grand garçon aujourd'hui ? »

J'entends souvent maman lui dire,

« Cette semaine, Arthur a encore eu un accès de colère. »

J'ai cassé le cerf-volant de ma petite sœur et pourtant je l'aime beaucoup. Il est si beau quand il tourne dans le ciel avec sa longue queue aux couleurs de l'arc-en-ciel. Je voudrais tant voler avec lui tout là-haut. Je suis jaloux de lui. Alors, je l'ai cassé. Pour l'empêcher de voler.

Maman s'est assise. Elle a pris sa tête entre les mains. J'ai voulu lui expliquer que j'ai cassé le cerf-volant parce que je voudrais être un oiseau. J'ai essayé de lui dire que je ne recommencerais pas. J'ai hurlé,

« Non, maman, reste, ne pleure pas, ne pars pas, maman ! »

Mais les mots ne sont pas sortis de ma bouche. Je ne comprends pas pourquoi. Mes mots ne m'obéissent pas. Ma bouche ne veut pas s'ouvrir pour laisser passer les mots que j'ai envie de dire à maman. Ils restent cachés derrière mes lèvres. Je les sens se bousculer dans ma tête. Je les vois se précipiter les uns derrière les autres. Je les entends cogner contre mes lèvres comme contre une porte fermée. Un jour, quand je serai grand, la porte s'ouvrira toute grande. Les mots s'échapperont. Ils sortiront enfin. Ils ne resteront plus cachés au fond de moi. Ils s'envoleront comme le cerf-volant de Rose. Ils s'évaderont comme des oiseaux prisonniers d'une cage. Ils seront enfin libres et maman m'entendra.

Rose, c'est ma sœur. Elle est plus petite que moi. Elle parle beaucoup. Elle sait chanter aussi. Je trouve qu'elle a une très jolie voix. J'aime bien quand elle rit. Je crois qu'elle rit quand elle est contente. Je ne sais pas très bien. J'entends son rire quand papa la fait sauter sur ses genoux. Ou bien quand il la prend dans ses bras et qu'ils dansent tous les deux. Moi, je n'aime pas trop quand on me prend dans les bras. J'ai l'impression que je vais étouffer. Et j'ai envie de crier. Alors, papa ne danse jamais avec moi.

J'aime bien quand papa me demande,

« Mon grand garçon, tu veux faire l'avion ? »

Je ne dis rien mais mes yeux disent oui. Il me prend une main, il me prend une jambe et il se met à tourner. Il tourne, il tourne, il tourne. De plus en plus vite et j'aime ça. C'est comme si je volais. Mais moi, je ne ris pas. Je ne sais pas rire. Je ferme les yeux. Je suis bien. Je suis un oiseau. C'est tout.

Un jour, maman est entrée dans ma chambre au moment où je grimpais sur le rebord de la fenêtre. J'avais poussé une chaise pour attraper la poignée. J'avais eu beaucoup de mal à la tourner et à ouvrir la fenêtre. En me voyant en équilibre maman s'est précipitée vers moi. Elle m'a pris dans ses bras et m'a serré très fort. Elle répétait doucement,

« Ne recommence plus jamais ça, Arthur, ne recommence plus jamais ça. »

Je me suis mis à crier parce que je n'aime pas quand elle me serre dans ses bras. Elle m'a posé par terre et elle a pleuré. Maman pleure souvent.

Je leur expliquerai un jour à papa et maman. Quand la porte de la cage aux mots s'ouvrira toute grande, je leur raconterai tout ce que j'ai dans ma tête. Ils ne savent pas. Ils ne peuvent pas comprendre.

Quand je suis tout seul je remue mes bras et mes mains. Je les secoue de plus en plus vite. Mes bras montent et descendent comme si c'était des ailes. Je sais bien que ça les inquiète beaucoup. Je ne peux pas leur expliquer que j'apprends à voler.

J'aime bien installer ma petite chaise sur le balcon. Je m'assied et je regarde les oiseaux qui passent. Les plus beaux, ce sont les hirondelles. Elles sont toutes petites et toutes mignonnes. Comme ma petite sœur Rose. Quelquefois, elles se posent sur les fils du téléphone de l'autre côté de la rue. Un jour, papa s'est assis à côté de moi et il m'a dit,

« Regarde, Arthur, toutes ces hirondelles. Est-ce que tu te rends compte, il y en a des milliers ! »

Je ne pouvais pas lui dire que moi je voyais bien qu'il y en avait cent cinquante-six. Juste à ce moment-là, un chien a aboyé. Elles ont eu très peur. J'aurais voulu dire à papa que quarante-cinq hirondelles s'étaient envolées. Papa m'a dit aussi,

« Tu sais, Arthur, elles se préparent à partir passer l'hiver, très loin de l'autre côté de la mer, dans les pays où il fait toujours chaud. »

Moi, je ne veux pas quitter maman et papa. Je ne veux pas quitter ma petite Rose. Alors, je ne veux pas être une hirondelle.

Il y a aussi les pigeons. Ce sont de gros costauds. En pensant très fort j'arrive à rester presque sans bouger. Il y en a un qui vient souvent me voir. Il vient manger dans ma main les petites miettes du biscuit que je garde pour lui tout au fond de ma poche. Il me regarde avec ses yeux tout ronds. Il me fait des clins d'oeil. Je crois bien que c'est pour me dire merci. Mon pigeon ne parle pas lui non plus. Je sais bien que les oiseaux ne parlent pas. Moi, j'ai envie de lui dire,

« Dis, monsieur le pigeon, tu voudrais pas devenir mon copain ? On se comprendrait tous les deux. On se raconterait tout, rien qu'avec nos yeux. Si tu voulais être mon ami, on dirait que tu serais un petit garçon qui ne sait pas encore parler et moi je serais un oiseau qui ne sait pas encore voler. Oh oui, apprends-moi à voler ! Je t'apprendrai à compter les étoiles qui brillent tout là-haut dans le ciel. »

Je suis sûr que mon ami le pigeon a très envie de me dire quelque chose lui aussi. S'il le pouvait, il me dirait,

« Tu es un gentil garçon, Arthur. »

Non, pas du tout. Il me dirait plutôt,

« Tu es un très gentil garçon, Arthur. Je le sais bien. Tu cries, tu hurles, tu casses parfois les jouets de ta petite sœur mais le fond de ton cœur est bon. Patiente encore un peu, mon petit ami, et tu raconteras à ton papa et à ta maman tout ce que tu as vu et tout ce que tu as entendu dans ton monde à toi. Dans ton monde où ils ne peuvent pas entrer. Tu es riche de tout ce que les autres, même ta maman et ton papa qui t'aiment pourtant très fort, ne voient pas et n'entendent pas. Tu es un petit garçon venu d'une autre planète. »

Aujourd'hui, j'ai cassé le cerf-volant de ma petite sœur Rose. Je l'ai cassé en dix mille morceaux. Je l'ai cassé parce que j'aime trop les oiseaux. Maman a pleuré. Elle a dit qu'elle voulait partir. Elle a dit qu'elle n'en pouvait plus de ce petit garçon qui crie et qui ne sait pas lui dire je t'aime. Je me suis assis sur ma petite chaise sur le balcon. Je suis resté très longtemps sans bouger. J'ai attendu mon ami le pigeon. Il s'est posé à côté de moi. Il a cligné ses petits yeux tout ronds. Il a mangé les miettes du biscuit que je garde pour lui tout au fond de ma poche. Il m'a souri et il s'est envolé. J'ai crié très fort,

« Attends, monsieur le pigeon, ne pars pas, ne pars pas sans moi ! Je veux voler avec toi. »

Il m'a fait signe de le suivre. Je me suis levé et je me suis envolé avec lui. Je crois que maman et papa seront fiers de moi.

TUSCAN-OLLIER Marie-Agnès



## 2<sup>e</sup> Prix d'honneur : "Plouf"

Bastien se tient debout au bord du bassin municipal.

Ses copains de classe sont dans l'eau depuis quelques minutes et profitent d'un moment de liberté avant l'arrivée du professeur de natation. Trois fillettes en maillots colorés sautent sur un pied pour se réchauffer, plusieurs enfants aspirent de franches goulées d'eau et les stockent dans leurs joues avant de les propulser sous forme de jets toniques dans les yeux de leurs camarades ; d'autres réajustent leurs lunettes de piscine qui laissent entrer l'eau, tirent sur leur bonnet en polyester qui n'arrête pas glisser sur le front, laissent échapper un discret pipi qu'ils ont oublié de faire dans les toilettes des vestiaires malgré les recommandations des adultes, ou encore n'essuient pas la moque qui leur coule du nez, car ils s'en fichent.

Bastien est raide comme un piquet, les bras posés devant lui, ses mains croisées à la hauteur de la ceinture de son peignoir gris. Polo, son meilleur ami, déjà dans l'eau, saute à grandes enjambées jusqu'au bord et lui crie :

- *Bast', tu vas sauter avec ton peignoir ?! Mais tu fous quoi ? Viens, merde !*

Bastien ne bouge pas, aimanté au sol par l'épouvante.

Le lundi, après la récréation du matin, il y a natation. Il adore ça : le cortège des copains descendant dare-dare vers le bassin municipal, la ficelle du sac de sport bien accrochée à l'épaule, le « bip » du portique à la présentation de la carte multipass, le saut qui met brusquement son corps au contact de l'eau froide, l'envahissement délicieux d'une marée de frissons bientôt délogés par une brasse vigoureuse.

Nicolas, le professeur de natation le prend souvent en exemple :

- *Regardez Bastien comme il chasse l'eau avec ses deux bras ; c'est exactement comme cela qu'il faut faire. Bastien, tu fais une démonstration aux camarades, s'il te plaît. Les autres, vous vous mettez sur le côté et vous regardez. Voiiiiilà.*

Tout s'annonçait donc sous les meilleurs auspices aquatiques : la cloche de 9h45 avait sonné la fin de la récréation. Les 20 élèves de la classe de Mme Lefût s'étaient rués sur le petit monticule de sacs de sports, sous l'auvent, puis rangés en duos en face de Mme Lefût et ses 93 kilos de chair engoncée dans un legging lycra jaune, une robe moulante orange et un trench-coat couleur pêche, qui attendaient, impérieux. Debout, les deux mains croisées sur son énorme ventre, elle n'avait pas besoin d'élever la voix, ni de parler. Ses yeux, rehaussés d'une imposante couche de mascara et protégés d'une paire de lunettes cerclées de rouge, fixaient les élèves un à un, les oblitérant littéralement d'un regard de lance-flamme qui projetait l'autorité même. Le silence se répandait comme une traînée de poudre dans la colonne enfantine. Elle leur tournait alors le dos, tel un général des armées, montait son bras droit, faisait claquer son pouce contre son majeur, donnant ainsi le signal du départ.

Vingt minutes plus tard, dans les vestiaires garçons, Bastien farfouille distrairement dans son sac à la recherche de son slip de bain en échangeant des blagues avec Polo.

Peu à peu, tous les garçons sortent sans faire attention à Bastien qui vide entièrement son sac sur le banc. Et là, horreur... ! Il y a bien sa serviette de bain, son peignoir gris, ses lunettes de piscine, son bonnet de bain, son gel douche et son shampoing 2 en 1 à la camomille qui ne pique pas les yeux, sa portion de barquettes à la framboise et une gourde de sirop. Et un slip de bain. Pas le sien, mais celui de sa petite sœur Alice soit une abominable petite culotte rose avec des cœurs souriants.

Le plafond du vestiaire s'effondre dans le cœur de Bastien.

Il prend précipitamment ses affaires et s'enferme à double tour dans l'une des deux toilettes. Sur la cuvette, il met la tête dans ses mains. C'est une catastrophe. Il est fait comme un rat ! Sortir tout habillé vers le bassin n'est pas une option, c'est interdit, la Lefût va le pulvériser. Sortir en culotte rose aura pour conséquence un bannissement pour toute l'année scolaire du groupe des garçons, sans compter les moqueries sans fin, non seulement de sa classe, mais de toute l'école qui l'apprendra le jour même.

Dans quelques minutes, Nicolas et la Lefût vont faire l'appel et s'apercevoir que n'est pas là alors qu'il était présent au cortège. Pas le choix, il doit y aller. Il se déshabille en vitesse, enfile la culotte honnie, puis le peignoir gris. Il s'enfonce le bonnet de bain sur le crâne et place les lunettes par-dessus. Il sort du vestiaire, la boule au ventre.

La lumière des néons frappe ses yeux comme des lames jaune pisse. La tête lui tourne. Le bruit des jambes qui battent l'eau et des bras qui crawlent, de la ventilation, des enfants qui crient, du clapotis de l'eau, le brouhaha familier de toutes les piscines du monde comprime ses oreilles et lui donne la nausée. Les catelles mouillées, sous ses pieds, tentent de le faire dérapier. Il s'avance au bord du bassin.

La Lefût se tient sur le banc, le corps camouflé sous un épais peignoir jaune-canari. Les rumeurs les plus folles courent à l'école sur ce que la Lefût porte sous son peignoir – si tant est qu'elle porte quelque chose. « Elle en a sous le peignoir » est d'ailleurs devenu une expression courante au sein de l'établissement scolaire.

Le professeur de natation regarde Bastien avec étonnement :

*- Ben alors, mon petit Phelps, t'es pas encore dans l'eau, comment ça se fait ? Vas-y, mon garçon, hop, ça va commencer !*

Faisant fi de toute pensée, Bastien éjecte en deux secondes le peignoir et saute dans l'eau. Un gargouillis des petites bulles le salue, lui offrant quatre ou cinq secondes de soulagement sous-marin. Très vite, il va falloir refaire surface et affronter, en héros, l'opprobre général et une risée dont il ne se remettra jamais, jusqu'à la fin du CM2 au moins. Il sort la tête de l'eau. À sa grande surprise, rien ne se passe. Le maître-nageur crie les instructions :

- *Luc, Radek, Noura, Sam, Laurence, Julie et Bastien, vous prenez la ligne 3 et vous faites cinq aller et retour de brasse coulée.*

Les enfants s'exécutent en bavardant et en se giclant. Pas de regards braqués sur lui, pas de commentaires, pas de rires. Rien.

Bastien réfléchit rapidement : personne n'a rien vu et je suis dans le groupe « brasse ». J'ai cinq aller et retour devant moi pour trouver un autre plan. Lourd comme un condamné qui sent la sentence proche, Bastien penche le front, l'offre à l'eau, expire et écarte l'onde de ses deux bras tandis que ses jambes maigres et blanches propulsent tout son corps dans un mouvement de grenouille, pour quelques longueurs.

- *Le groupe de la ligne 3, vous terminez votre ligne et vous me rejoignez au bord du bassin !*

L'ordre du professeur éclate à l'oreille mouillée de Bastien comme une petite bombe. Ça y'est. Il nageote pitoyablement jusqu'au bord. Il avise le peignoir gris que la Lefût a jugé bon de ramasser, de plier et de poser sur le banc, à quatre mètres du rebord, ruinant ainsi tout espoir de l'attraper depuis la piscine pour s'en vêtir. Je suis foutu, pense-t-il.

Mais, au même moment, sa maîtresse se lève, prend le peignoir du petit garçon, s'avance, s'accroupit devant lui – il entrevoit d'ailleurs entre deux cuisses imposantes un morceau de maillot noir - elle en a donc un. Elle lui intime :

- *Allez, monte !*

Il se hisse sur ses deux bras et aussitôt elle le ceinture avec le peignoir, lui prend fermement la main. Elle revient vers le banc, saisit son sac glacière et lui ordonne tout en le tirant :

- *Viens, on va au vestiaire.*

La Lefût lui fait signe de s'asseoir sur le banc. Elle prend place à côté de lui.

- *Mon petit Bastien, moi, ton slip rose, je l'ai vu.*

Bastien se fige sur le banc et baisse les yeux.

- *Ce que tu as éprouvé si fort tout à l'heure, ça s'appelle la honte. Un foutu mélange d'émotions entre la peur et la tristesse qui te tord le ventre. Crois-moi, je sais de quoi je parle. La honte, c'est une chose mauvaise qui arrive à tout homme. On dit « Un moment de honte, c'est vite passé ». Mais c'est faux. La honte s'ajoute à la honte, et, si tu as beaucoup de moments de honte, ils s'accumulent comme un caca de pigeon sur un autre caca de pigeon. Tu as déjà dû nettoyer une tache de caca de pigeon, Bastien ?*

Bastien ne répond pas.

- *L'acidité de la crotte de pigeon tache irrémédiablement la surface qu'elle atteint. Eh bien, pour la honte, c'est la même chose. L'acidité qu'elle produit dans ton cœur le barbouille, et ce barbouillage, ça ne part pas, surtout s'il y en a beaucoup. Que faut-il donc faire, me diras-tu ?*

Bastien ne dit rien du tout.

*- Il faut éviter la honte. Il faut esquiver cette saleté. Il faut à tout prix empêcher la peste de rentrer dans ton cœur. Or, qui est-ce qui la provoque ? Les autres, pardi ! Sans les autres et leurs regards, il n'y a pas de honte. Or, les autres, difficile de faire sans, hein dis ? Il y a tous les cons, bien sûr...*

Bastien enfonce la tête dans ses épaules au fur et à mesure que le vocabulaire de la Lefût laisse échapper des jurons.

*-... mais il y a aussi les copains, ceux qu'on aime. Alors, pas le choix, mon petit, contre la honte, un seul rempart : le paravent de la honte. Mais qu'est-ce, me diras-tu ? Le paravent de la honte, c'est un bouclier mental que tout un chacun peut créer dans sa tête pour protéger son cœur des attaques de la honte. Cela prend un peu de temps de le construire et le garder bien solide. Mais une fois qu'il existe, lorsque les situations de honte se présentent, hop, on sort le bouclier, et le tour est joué. Même si, pour le cas qui nous a occupés ce matin, un peignoir, c'est bien aussi.*

La Lefût tourne la tête vers Bastien et le gratifie d'un énorme clin d'œil au mascara waterproof. Elle se retourne, attrape son sac glacière entrouvert sur un véritable trésor de confiseries, bonbons, chocolats et chamallows.

*- Avec tout ça, on a bien mérité une petite douceur, non ?*

La Lefût plonge sa main dans le sac et en ressort une barre chocolatée fourrée aux copeaux de noix de coco.

*- Allez, vas-y, ne sois pas timide.*

Bastien trempe la main gauche dans le sac et en sort une sucette orange.

*- À la défaite irrémédiable de la honte, dit-elle en cognant son chocolat contre la sucette du petit garçon.*

*- À la défaite imémédiable de la honte, répond Bastien, en souriant et en détendant ses jambes, laissant s'entrouvrir son peignoir sur un petit triangle rose à cœurs souriants.*

LOUDARD ROBELO Joëlle

# Règlement Général 2025

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 3 mars au vendredi 28 juin 2025

Lauréats prévenus pour le 1<sup>er</sup> décembre 2025

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

## 1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

## 2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

## 3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

## 4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"  
Hôtel de Ville  
Service culturel  
57525 TALANGE

## **5. Date limite d'envoi**

Le concours est ouvert du lundi 3 mars 2025 et ce jusqu'au samedi 28 juin 2025 inclus.

## **6. Récompenses**

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

**1<sup>er</sup> Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure**

**2<sup>e</sup> Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure**

**3<sup>e</sup> Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure**

## **7. Résultats et cérémonie de remise des prix**

**Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 1<sup>er</sup> décembre 2025.**

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

## **8. Internet**

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

[www.talange.com](http://www.talange.com) et <http://prix-gaston-welter.com>

**Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.**

## **9. Renseignements complémentaires**

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou [culturesports@mairie-talange.fr](mailto:culturesports@mairie-talange.fr)

## **Définition de la Nouvelle**

Quelques essais de définition :

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.



CONCOURS

PRIX DE LA

# Nouvelle Littéraire

GASTON WELTER

ENVOI DES TEXTES DU

**3 mars**

AU

**28 juin**

2025

TALANGE

thème  
**LIBRE**

Règlement sur [prix-gaston-welter.com](http://prix-gaston-welter.com)

Mairie de Talange · Tél. 03 87 70 87 83

[culturesports@mairie-talange.fr](mailto:culturesports@mairie-talange.fr)

